



desclée
de
brouwer
DDB

La Bible ou la violence surmontée

André Wénin

La Bible ou la violence surmontée

André Wénin

**La Bible
ou la violence surmontée**

Desclée de Brouwer

© Desclée de Brouwer, 2008
10, rue Mercœur - 75011 Paris
ISBN : 978-2-220-06021-7
ISBN pdf : 9782220093307

Introduction

Pourquoi une telle violence dans la Bible? Pourquoi tant d'êtres violents au fil de ses pages? Pourquoi souvent son Dieu ne cède-t-il en rien aux humains sur ce plan? Ce sont ces questions qui ouvrent la réflexion proposée dans cet essai. La présence massive de la violence en particulier dans le premier Testament dérange, en effet. À cause d'elle, d'aucuns voudraient que les croyants renvoient ce livre aux oubliettes de l'histoire avec d'autres ouvrages anciens du même genre, comme un sombre témoignage du potentiel destructeur que constitue toute religion. À cause d'elle, des chrétiens préfèrent ignorer des pans entiers de ce livre, qui est pourtant au centre de leur foi et leur est indispensable pour saisir le cœur du message du Nouveau Testament. Le problème n'est pas nouveau, du reste. Car si la tradition juive n'a guère vu dans la violence un obstacle à son étude des Écritures, il n'en a pas été de même chez les chrétiens. La première « hérésie » n'est-elle pas celle de Marcion qui, dès avant 150 de l'ère commune, rejetait le Testament de la première alliance? Selon Irénée, il affirmait que « le Dieu qu'ont annoncé la Loi et les Prophètes est un être malfaisant, aimant la guerre, inconstant aussi dans ses jugements et en contradiction avec lui-même ».

En réalité, celui qui, avec Marcion, se contente de se scandaliser de la violence qu'il lit dans le premier Testament se dispense à bon compte de penser la question qu'elle soulève. Or, on peut au moins trouver à cette violence un aspect salubre, ne serait-ce que parce qu'elle peut nous guérir de la tentation de voir la Bible comme un livre religieux véhiculant des vérités à croire, des règles à pratiquer ou des figures édifiantes à imiter. Si, en effet, ce Livre dit *et* la vie *et* la mort pour donner à penser et à vivre l'existence humaine sans rien ôter de sa complexité, il est *indispensable* qu'il parle de la violence. Qui songerait, en effet, à nier que cette complexité est due en bonne partie à la violence que les humains subissent et produisent? Aussi, en racontant abondamment la violence, en légiférant à son propos, en en faisant l'un des objets de sa prière, le premier Testament ne fait-il que refléter la réalité humaine pour apprendre à la lire, y compris dans ce qu'elle a de révoltant. Et s'il ne craint pas de mêler Dieu à la violence, c'est pour presser le lecteur de se poser la question du rapport entre eux, peut-être aussi – qui sait? – pour lui apprendre à haïr un Dieu qui serait l'allié de la mort. Mais un allié de la vie ne doit-il pas également déployer parfois une certaine violence? Car, la Bible l'enseigne aussi: toute violence n'est pas forcément négative.

Au fond, la présence de la violence dans la Bible pourrait constituer une invitation à la lire autrement, à développer une façon de lire où le lecteur entre dans un corps à corps avec le texte, s'impliquant avec ce tout qui fait son expérience humaine. De la sorte, le sens serait le résultat du dialogue qu'il entretient avec le Livre, lorsqu'il veille à le lire

avec attention et respect. C'est ce que je voudrais proposer dans cet ouvrage, comme le souligne d'ailleurs le premier chapitre. En réalité, ce livre reprend – avec quelques adaptations – neuf articles publiés par ailleurs dans des revues et autres ouvrages collectifs. Leur caractéristique commune est d'explorer, Bible en main, des chemins d'humanité : certains aboutissent à l'étiollement de l'existence ; d'autres, on peut l'espérer, conduisent peu à peu vers un certain bonheur. La lecture qui est proposée dans ces textes n'est pas sans pertinence, je crois, à une époque où, plus que jamais, les humains aspirent au bonheur, mais aussi se laissent aspirer par des miroirs aux alouettes qui ont rarement été aussi nombreux qu'aujourd'hui. Le recueil de ces articles suit en effet un fil rouge s'enroulant autour d'une question commune : à partir de la violence, y a-t-il des voies praticables menant à un épanouissement authentique de la vie, en un mot, au bonheur ?

Avec une sagesse tout en paradoxe, la Bible commence par répondre en décrivant des voies à ne pas suivre, des impasses à éviter. La première de celles-ci est la violence. Pour en sortir, elle propose de cultiver la justice, d'accepter une loi qui promeut le bien commun à côté du bien que chacun cherche pour soi. Mais la justice peut être pervertie, détournée en instrument de violence – les prophètes ne manquent jamais de le souligner. De la sorte, un au-delà de la justice est à trouver, qui vienne en confirmer la force : c'est là que la sagesse trouve sa place, la fraternité aussi.

La sagesse est précisément cet art de vivre qui sait dépister, sous les apparences trompeuses, ce qui, l'air de rien,

nourrit la violence, dans la mesure où s'y présente comme un bien ce qui, en réalité, fait du mal. Pour trouver le chemin de la vie, des pièges sont à éviter, et donc d'abord à démasquer. Le premier est la convoitise qui empoisonne la vie à sa source même. Car si le désir n'est pas correctement ajusté à la limite qui le suscite, il fait violence à ces relations qui nous fondent, démentant alors la promesse de vie qu'il recèle. C'est en parcourant le livre de la Genèse que l'on découvrira le mieux les ravages de la convoitise : elle pervertit la relation à soi-même et, d'un même mouvement, les rapports entre homme et femme, entre parents et enfants, entre frères et avec autrui. Promettant un bonheur sans partage, elle abuse l'être pour faire des relations où il s'enracine un enfer de rivalité, d'injustice et de violence.

À la convoitise est intimement liée l'idolâtrie, son versant théologique en quelque sorte. Lorsqu'un humain est la proie de son propre désir sans limite ou de l'angoisse de manquer, il réduit Dieu à l'image déformée qu'en façonnent son désir ou son angoisse, faisant de lui le laquais du premier ou le rempart face à la seconde, se servant de Celui qu'il devrait servir. Dès lors, empêchant le Dieu de l'alliance de l'ouvrir à l'inconnu et à un avenir inattendu, ce qu'il croit être Dieu l'enferme en lui-même, dans la répétition d'un passé qui n'a de neuf que l'apparence. Ainsi, l'idole, non contente de défigurer Dieu, fait violence à l'humain en l'enchaînant à lui-même d'autant plus sûrement qu'elle lui fait espérer que là se trouve son bonheur.

Tout en dénonçant les impasses où la vie risque de s'enliser, les textes bibliques – récits, lois, oracles – invitent

indirectement le lecteur à cultiver une sagesse qui lui permettra d'éviter ces voies sans autre issue que la violence à soi-même et à autrui. Au passage, ils suggèrent encore des itinéraires alternatifs qui, en empruntant des sentiers parfois escarpés, risquent moins d'égarer que les larges avenues. « Entrez par la porte étroite, car large est la porte, et spacieux le chemin qui mène à la ruine, et ils sont nombreux ceux qui entrent par là » (Mt 7,13). L'issue est étroite, en effet, comme celle que le Serviteur d'Adonaï emprunte pour arracher les violents à leur méchanceté, et d'abord à l'illusion d'être des justes, illusion qui les aveugle sur la nature de ce qu'ils font, de ce qu'ils sont. En effet, le parti pris de non-violence du Serviteur ouvre un espace où Dieu pourra révéler son désir: « Dois-je désirer la mort du méchant? – oracle d'Adonaï Dieu. Non pas plutôt qu'en se détournant de ses voies, il vive? » (Ez 18,23).

Quitter les chemins de malheur est donc possible pour les humains. Ce serait même le désir secret du Dieu qui désire qu'ils vivent. Mais l'épanouissement de la vie – le bonheur – n'est pas donné d'emblée; le chemin est même miné, on l'a vu. Il suppose donc que l'humain affronte de face l'obscurité du danger, du malheur, de la mort. Cet épanouissement est le fruit d'une posture paradoxale, consistant d'une part à chercher sans cesse à s'ajuster à la réalité et à autrui, sans se résigner au malheur s'il survient, et d'autre part à renoncer à saisir, pour laisser mûrir le bonheur en son temps, comme un fruit que l'on reçoit du Dieu de vie. Ainsi, le bonheur ne peut-il germer loin du terrain de la confiance; il ne va pas sans qu'on prenne le risque de traverser les impasses, sans